

## LE CHEVALIER HENRY de TONTY

OU MAIN-DE-FER

ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississipi, en 1682.

PAR

REGIS-ROY

(Suite)

Une courte épreuve empoignante l'attendait bientôt. A peine avait-il franchi un arpent, qu'il fit une singulière rencontre : il s'accrocha les pieds dans les jambes de Frédéric rampant par terre à la façon des sauvages. Frédéric crut avoir affaire à l'un de ces derniers, et Emery pareillement. Le résultat fut qu'ils se prirent à la gorge l'un l'autre, et, sans articuler un son, roulèrent sur le sol dans une lutte suprême. L'obscurité, très dense, ne leur permettait pas de reconnaître leurs traits mais, dans un moment de répit où les lutteurs s'arrêtèrent dans un commun accord, haletant sous l'effet du premier choc, Emery eut conscience que son adversaire n'était pas un peau-rouge : le vêtement de ce dernier, au toucher, semblait Européen.

Il voulut s'assurer du fait tout de suite ; il formula du mieux qu'il put, à travers sa gorge comprimée par les doigts de l'autre :

— Tu n'es pas un sauvage ?... Qui vive alors ?...

L'étreinte qui gênait sa respiration se desserra tout-à-coup, en même temps qu'on lui répondait :

— Emery !...

— Quoi ! Frédéric ?... exclama alors Emery, reconnaissant la voix de son ami.

— Eh ! oui !... c'est moi !... Quelle belle affaire nous étions en train d'arranger au profit des sauvages !...

— Tu l'as dit !... Heureusement que nous nous en sommes aperçus à temps !... Dieu ! que tu as la poigne dure ! J'ai de la misère à en revenir !...

— Qu'allons-nous faire à présent ?

— Voyageons de conserve, dit Emery, et je vais te développer mes idées ; ton concours me sera très utile... Hâtons-nous ! car nous avons perdu du temps !

En route, Emery raconta à Frédéric ce qu'il avait appris des projets destructeurs des Tsonnontouans, et de l'urgence de les communiquer à tout prix à Tonty avant l'exécution de ces projets. Mais, lui, Emery, voulait des détails plus précis, c'est pourquoi il avait songé à se rapprocher des Iroquois pour essayer de saisir leurs secrets.

— Moi, dit Frédéric, en entendant l'avertissement de Paul-Léon, comme toi j'eus l'inspiration de grimper dans un arbre, et bien m'en a pris, car aussitôt j'ai vu passer sous moi plusieurs personnes qui me cherchaient, mais j'étais trop haut perché pour savoir s'ils ont parlé. Aussitôt que je crus prudent de descendre j'ai obliqué à droite, et j'avais moi aussi le dessein de m'approcher du camp ennemi, non pour surprendre leurs secrets ; j'ignorais qu'ils en eussent, mais pour tenter la délivrance de notre compagnon !

— Nous pourrions faire d'une pierre deux coups, dit Emery. Mais le plus important, ce qui doit nous occuper tout d'abord, c'est de travailler pour que le plan de ces moricauds avorte... Maintenant, silence dans les rangs ! Je flaire le danger !...

Entre les arbres, droit en avant, apparut bientôt la lueur d'un feu, dont l'élévation du terrain cachait le foyer.

Des bruits confus de voix parvenaient jusqu'aux Français.

Enfin ils arrivent au sommet d'un plateau dont l'une des extrémités est coupée en pente abrupte. Là, les deux compères domment un vallon occupé par une bande de guerriers indiens. Paul-Léon, bien ficelé, est couché au pied d'un arbre. Le pauvre homme ! il pense sans doute à ses amis, et calcule peut-être leurs chances de succès à le tirer de là. Un homme debout, tournant le dos à nos aventuriers, a des allures de commandement et semble donner des ordres. Ses habits dénotent un goût plus recherché que celui de ses suivants, et sont d'un modèle moins grossier. Emery qui étudie ses gestes, songe :

— C'est un Anglais ou un Hollandais !

Emery examine ensuite la topographie du lieu, à l'aide de la clarté répandue par les grosses branches qui flambaient au feu attisé par les sauvages.

A gauche et en avant, des arbres forment un rideau épais et bordent la scène ; à droite, un clapotement régulier indique la proximité de l'eau. C'est l'onde fugitive du Niagara qui malgré l'ardeur de sa course, baise en murmurant le bas de la robe verte de la jolie petite île Cayuga.

Après un moment d'examen soutenu dans cette dernière direction, Emery entrevoit vaguement, renversées sur le rivage, quelques embarcations indiennes d'écorce de bouleau.

Il se penche vers son compagnon, qui pendant ce temps n'avait dit mot, et lui souffle quelques paroles à l'oreille. Frédéric fait un signe d'assentiment, puis se glisse de nouveau dans l'obscurité. Emery demeure immobile.

Un quart d'heure plus tard une détonation retentit à courte distance du vallon, quelque part au delà du rideau arborescent. A ce bruit, presque tous les peaux-civrés s'élançèrent sous bois vers l'endroit du coup de fusil, et ceux qui restèrent—trois ou quatre—se rapprochèrent du prisonnier pour le mieux garder, mais ce faisant, s'éloignaient un peu des canots.

C'était le moment tant désiré d'Emery. Il sortit prudemment de sa cachette, puis prenant son élan il bondit en bas de la côte, dans le vallon, et décala jusqu'au rivage. Cette nouvelle scène fut rapide et mouvementée. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ces événements s'accomplissaient. D'un effort herculéen, le Canadien poussa à l'eau la plus grande des embarcations, puis une autre plus petite, quand les sauvages arrivèrent sur lui.

Il voulait que les autres embarcations eussent le même sort, et par là empêcher ses ennemis de le poursuivre. Il n'eut que le temps de se jeter dans le deuxième canot et de payer quelques mètres lorsque les Tsonnontouans atteignirent le bord de l'eau et lui adressèrent plusieurs coups de feu, qui, heureusement manquèrent leur but.

Emery n'en pagaya que plus fort, mais il n'allait pas se tirer de cette affaire aussi facilement. On lui donna la chasse plusieurs milles. Sachant bien ce qui l'attendait s'il était appréhendé, et comprenant aussi

l'importance de sa liberté, il nageait comme jamais nocher ne vogua, et ne ralentit son ardeur que quelques minutes après avoir entendu cesser tout bruit derrière lui, venant de ceux qui le poursuivaient.

Il chercha à s'orienter : pas une étoile au ciel pour le guider ; nul bruit, nulle lumière de la terre ferme pour l'aider à relever sa position. Le vacarme progressif et assourdissant des chutes terribles régnait suprême.

— Si j'oblique à droite, se disait le brave garçon, je suis certain d'atterrir quelque part en haut des chutes !... la berge est escarpée... qu'est-ce que ça fait ?... Que j'y prenne pied seulement, et je réussirai bien à gravir cette pente roide et difficile !...

Il mit le cap en plein sur l'Est et nagea vigoureusement. Au bout d'un certain temps, il s'arrêta une demi minute le front baigné de sueur.

— C'est singulier, se disait-il, avec un commencement d'inquiétude, j'aurais dû aborder après avoir travaillé ainsi... et je suis encore à l'eau... Qu'est-ce que ça veut dire ?...

Le grondement continu des cataractes fut la seule réponse qu'il eut.

Il se reprit désespérément à jouer de l'aviron, mais son esquif dansait comme un bouchon sur l'onde étrangement agitée, et devenait d'un moment à l'autre quasi impossible à diriger.

Le tonnerre plus distinct du Niagara alarmait beaucoup le canotier. Il se crut perdu lorsque sa barque d'écorce entra dans les rapides. L'embarcation semblable à un être privé de raison, se mit alors à tourner et gambader désordonnément au gré capricieux et extravagant de la divinité des eaux furibondes. Elles célébraient une saturnale ondine en l'honneur de cette nouvelle victime.

Leurs joies étaient prématurées ; une force occulte plus puissante allait retirer le pauvre Emery du trépas vers lequel il courait.

Le digne garçon se sentant hors de tout secours humain, se recommanda à la Vierge Marie. Sa prière très fervente méritait d'être exaucée, et le fut. A peine achevait-il son invocation que son canot heurta un écueil, si violemment, qu'il le crut éventré.

Un instinct préservateur—un instinct ? est-ce bien cela qui le poussa à se lever debout tout d'une pièce comme pour se jeter à l'eau ?... N'était-ce pas plutôt une inspiration d'en haut, qui, chez lui se manifesta par ce geste quasi-inconscient ?

Aussitôt qu'il eut pris une position verticale, il sentit quelque chose lui frôler la tête, et prompt comme l'éclair il éleva ses mains pour s'assurer de ce que c'était. Il rencontra une branche d'un arbre, croissant au bord de l'eau. Il s'y cramponna avec l'énergie qui saisit une personne en voie de se noyer.

Au même instant le courant balaya l'esquif qu'il montait, le laissant suspendu à la branche, les pieds et une partie du corps baignant dans l'eau.

Il rassembla toutes ses forces, et peu à peu il réussit à atteindre le tronc de l'arbre, et s'y trouva un refuge dans ses longs bras. Ce dernier effort l'épuisa et pour ne pas tomber, il se fixa avec sa ceinture.

L'obscurité était encore trop grande pour qu'Emery songeât à s'aventurer à bas de son gîte ; il en profita pour se reposer. Son cœur ému ne tarissait pas en actes de remerciement et de gratitude envers le Tout-Puissant et sa divine Mère qui l'avaient sauvé d'une mort horrible.

Aux premières lueurs de l'aube, Emery constata avec un frisson d'épouvante sa courte proximité du gouffre du Niagara, mais ce sentiment fit bientôt place à une sensation contraire : une joie indicible, car il était sur la terre ferme. Il se hâta de descendre de l'arbre, puis s'orientant, partit comme un trait vers le poste du Niagara, avertir Tonty des dispositions des Tsonnontouans à l'égard du *Griffon*.

## CHAPITRE VI

DE TONTY A LA RESCOUSSE

Ceux qui pourchassaient Emery abandonnèrent la partie, parce qu'il devenait pour eux téméraire, dan-